

Bac 2026 philosophie : corrigé Métropole, sujet 2

Proposition de corrigé - non officielle. Baccalauréat général, philosophie, session 2026, Métropole, sujet 2, référence 26-PHGEME2.

[Sujet officiel](#) · [Annales de ce concours ou examen](#)

Sujet 1 - La connaissance de la vérité exclut-elle le doute ?

Introduction

Connaître une vérité semble permettre de sortir de l'incertitude : si l'on sait qu'une proposition est vraie, pourquoi la mettre encore en doute ? Pourtant, être persuadé n'est pas toujours savoir, et les connaissances peuvent rester révisables. Il faut distinguer le doute qui prépare la connaissance, celui qui en vérifie les raisons et celui qui la rendrait impossible. La vérité exclut-elle toute interrogation, ou seulement un doute privé de motif ?

I. Connaître implique une justification qui répond au doute

Une croyance peut être vraie par hasard ; une connaissance demande des raisons. Une démonstration mathématique, par exemple, permet de dépasser une impression et d'établir un résultat à partir de définitions et d'étapes vérifiables. Douter indéfiniment de la conclusion sans discuter ces raisons ne constitue pas nécessairement un progrès.

Le doute méthodique de Descartes montre que l'examen des croyances peut viser une certitude, plutôt qu'une suspension définitive de tout jugement. Le fait de penser fournit une expérience dont le doute lui-même atteste l'existence. Dans cette perspective, la connaissance résout certaines incertitudes.

II. La certitude subjective ne garantit pas la vérité

On peut tenir un préjugé pour évident parce qu'il est familier ou partagé. Le doute devient alors nécessaire pour distinguer l'assurance psychologique de la justification. Une observation nouvelle peut également obliger à revoir une explication. Dans les sciences empiriques, connaître ne signifie pas toujours atteindre un énoncé absolument irrévocable.

La confrontation aux objections et à l'expérience donne aux connaissances une solidité différente de l'infailibilité. Une théorie peut être bien corroborée sans que toute possibilité de réfutation soit logiquement exclue. Le doute pertinent porte sur ses hypothèses, son domaine et ses preuves ; il ne met pas arbitrairement tous les résultats au même niveau que des opinions.

III. La connaissance transforme le doute plutôt qu'elle ne l'interdit

Il faut proportionner le doute au type d'objet et aux raisons disponibles. Une erreur de mesure justifie une vérification ; elle ne justifie pas le rejet de toute démarche scientifique. Inversement, une conclusion démontrée dans un cadre précis ne répond pas nécessairement à toutes les questions sur ce cadre.

La recherche de vérité demande donc une confiance raisonnée et une possibilité de correction. Le dogmatisme interdit les objections ; le scepticisme systématique empêche de reconnaître des raisons meilleures que d'autres. La connaissance évite ces deux impasses lorsqu'elle explicite ce qu'elle établit et ce qu'elle laisse ouvert.

Conclusion

Connaître la vérité exclut les doutes auxquels les raisons apportent effectivement une réponse, mais pas toute interrogation. Le doute peut conduire à la connaissance et en accompagner la vérification. Il reste fécond lorsqu'il examine les preuves, au lieu de devenir une méfiance sans distinction.

Sujet 2 - Faire son devoir, est-ce lutter contre soi-même ?

Introduction

Le devoir se présente souvent comme une exigence à respecter malgré l'envie de faire autrement. Mais « soi-même » peut désigner les désirs immédiats ou, au contraire, la capacité de se donner une règle. Faire son devoir exige-t-il de se nier, ou de résister à certaines tendances pour agir selon ce que l'on reconnaît comme juste ?

I. Le devoir peut contrarier les intérêts et les inclinations

Dire la vérité lorsqu'un mensonge serait avantageux, tenir un engagement coûteux ou aider malgré la fatigue implique un effort. La conscience de l'obligation manifeste alors un conflit entre ce que l'on veut spontanément et ce que l'on juge devoir faire.

Chez Kant, la valeur morale d'une action ne dépend pas seulement de sa conformité extérieure au devoir. Le motif importe : agir par devoir se distingue d'agir uniquement par intérêt. La lutte ne porte donc pas seulement sur un geste, mais sur la détermination de la volonté.

II. Obéir au devoir peut exprimer l'autonomie

Les désirs successifs ne résument pas la personne. Elle peut réfléchir, tenir à des valeurs et reconnaître une règle qu'elle voudrait voir respectée par tous. Se conduire en accord avec cette exigence n'est pas forcément se soumettre à un ordre étranger : cela peut exprimer une volonté autonome.

L'éducation et l'habitude peuvent également rendre certaines actions justes plus aisées. Une personne peut éprouver de l'affection en aidant, sans que cette joie annule nécessairement son acte. L'absence de souffrance n'établit pas l'absence de moralité. Chez Aristote, la formation du caractère éclaire la possibilité d'accorder progressivement les dispositions et l'action bonne.

III. Il faut distinguer l'exigence morale de la violence faite à soi

Un ordre reçu n'est pas juste du seul fait qu'il est présenté comme un devoir. Examiner sa légitimité est indispensable : une obéissance qui détruit toute responsabilité personnelle ne devient pas morale par son coût. Des devoirs peuvent aussi entrer en conflit, par exemple confidentialité et protection d'une personne menacée.

Faire son devoir demande alors un jugement qui prend les circonstances au sérieux. L'effort contre une inclination peut être nécessaire, mais il ne constitue pas le critère unique du juste. Une souffrance recherchée pour elle-même n'a pas davantage de valeur qu'un plaisir automatiquement suivi.

Conclusion

Le devoir peut exiger une lutte contre certains désirs, mais pas nécessairement contre toute notre personne. Il peut exprimer ce que nous choisissons d'être et rendre possible une cohérence avec nous-mêmes. La tâche morale consiste à former et exercer une volonté responsable, plutôt qu'à valoriser la seule contrainte.

Sujet 3 - Nietzsche : l'oubli, condition du bonheur et de l'action

Introduction

Dans cet extrait de la deuxième *Considération inactuelle*, Nietzsche interroge le rapport entre la vie et la conscience du passé. Alors que la mémoire paraît constitutive de l'identité et de la culture, il soutient qu'un excès de sens historique peut détruire la capacité de vivre. L'oubli ne signifie pas ici une simple défaillance : il désigne la possibilité de s'installer dans le présent. Le texte passe du bonheur à un cas extrême de paralysie, puis généralise la nécessité vitale de l'oubli.

1. Le bonheur suppose une disponibilité à l'instant

Nietzsche ne définit pas d'abord le bonheur par la quantité de plaisirs. Il recherche une condition commune aux petits et aux grands bonheurs : pouvoir suspendre, un temps, le poids du passé. L'image du seuil suggère une entrée dans l'instant ; celle de la déesse immobile exprime un équilibre. Il ne s'agit pas de nier que le passé ait existé, mais de ne pas laisser toute expérience présente être absorbée par lui.

Le texte étend cette capacité au bonheur donné aux autres. Une personne entièrement dominée par la remémoration ne peut pleinement s'engager dans une relation ou une action nouvelle. L'oubli a donc une portée active, et non uniquement une fonction de consolation.

2. L'homme incapable d'oublier serait paralysé

Le cas imaginé pousse la mémoire historique à l'extrême. Voir chaque chose comme un devenir ferait perdre les repères suffisamment stables pour croire en soi et agir. L'image des points mouvants et du torrent fait sentir la dissolution. La référence à Héraclite sert à penser le changement généralisé ; elle ne prouve pas que toute sa philosophie conduirait à l'inaction.

L'expression finale de ce mouvement, ne plus oser un geste, traduit la conséquence pratique. Agir demande de sélectionner des motifs, de fixer un objectif et de laisser certaines possibilités à l'arrière-plan. Une conscience qui réexaminerait tout sans limite ne parviendrait pas à commencer.

3. L'oubli appartient à l'équilibre du vivant

Les comparaisons avec lumière et obscurité, sommeil et veille, nourriture et rumination montrent que la vie suppose une alternance. Le texte ne condamne donc pas toute mémoire : il critique un usage « absolument et exclusivement » historique. Les analogies font de l'excès un défaut d'assimilation ; le passé doit pouvoir être intégré, et non remâché indéfiniment.

L'exemple de l'animal accentue l'asymétrie : une vie presque sans mémoire est concevable, une vie sans aucun oubli ne l'est pas. La conclusion étend cette limite à l'individu, au peuple et à la civilisation. L'accumulation du passé peut peser sur des projets collectifs comme sur une existence personnelle.

Conclusion

Nietzsche renverse la représentation de l'oubli comme pure perte. Une capacité de sélection et de suspension rend possibles bonheur et action. L'enjeu du passage n'est pas l'effacement de l'histoire ni l'irresponsabilité, mais la limite au-delà de laquelle la mémoire cesse de servir la vie.